Le roi de Prusse, en ajoutant que cette dignité *sera héréditaire dans sa maison*, a donné à la pièce, qui émane de son ministère, un caractère d'usurpation que n'avait pas du moins la décision d'une assemblée, longtemps regardée en Allemagne comme l'organe de la volonté nationale. Il est donc tout simple que cette constitution prussienne ait eu Allemagne encore moins d'autorité de chance d'adoption que celle de Francfort! Il faut considérer cet acte comme un nouveau moyen dilatoire, comme l'un de ces appâts livrés, pour du temps, à l'impatiente inquiétude d'un public qui ne sait pas bien prévoir ce qu'il veut, et qui, plutôt qu'à reconnu, paviment essais infructueux, que la théorie de l'unité allemande rencontre dans la pratique des impossibilités toujours renaissantes.

La difficulté dominant est la résistance de la Bavière. Les dernières débats parlementaires de Munich ont mis en lumière un nouvel obstacle insurmontable. Au milieu des obscurités que toute ces affaires allemandes présentent dans leur ensemble et dans leur détail, c'est du moins un bonheur que l'exposé lucide qui vient d'être fait de la question bavaroise, dans la chambre des députés de Munich, par un ministre donné d'un grand talent d'analyse. Voici le résumé du discours de M. Von der Pfordten; il suffit à lui seul pour faire connaître où en est en ce moment l'œuvre difficile de la nouvelle organisation de l'Allemagne.

Le ministre bavarois, jugeant d'un point de vue élevé d'impartialité le différend qui se perpétue entre l'Autriche et la Prusse, regarde ce dissentiment comme la cause principale de l'avortement de tous les projets qui ont été proposés successivement.

Ce ministre fait remarquer avec raison que le projet prussien, en définissant l'Empire à fonder, admet implicitement l'exclusion de l'Autriche, tandis que le projet de Francfort posait en principe que l'Autriche ferait partie du nouvel Empire.

Cette différence entre les deux projets est de la plus grande importance, et l'on peut dire avec le ministre bavarois : « Sans l'Autriche, l'unité allemande n'est qu'un vain mot. »

La Prusse, dit il ensuite, en insérant dans sa constitution cet article si différent de celui qui correspond dans la constitution de Francfort, a formulé l'acte de divorce entre l'Autriche et l'Allemagne : la Bavière par son acceptation sanctionnera-t-elle ce divorce? Elle doit répondre par un non très positivement articulé.

M. Van der Pfordten développe ensuite des raisons qui rend-nt inadmissible la séparation de l'Autriche :

« L'Allemagne constituée d'après les idées de la « Prusse n'aurait, dit-il, aucune force vis-à-vis « de la Russie, ni de la France, ni même de l'Au- « triche qui, par cette séparation, deviendrait dé- « tonte nécessite un Etat où le principe slave se- « serait seul prédominant. »

Cette Allemagne ainsi amoindrie, et que les publicistes allemands désignent déjà par le nom géographique dérisoire de Petite-Allemagne (Kleindeutschland), comme on dit : la Petite-Russie et la Petite-Valachie, cette Allemagne aussi amoindrie aurait des frontières de la configura ion la plus bizarre et la plus désavantageuse.

Ce corps mutilé ne serait susceptible d'aucune défense. A ce propos il est de nouveau parle de la difficulté de protéger les frontières du Rhin : contre la France, qui ne pense au surplus nullement à les attaquer.

Sous le rapport commercial, aussi bien que sous le point de vue stratégique, cette Petite-Allemagne serait la plus triste des conceptions. L'Autriche est indispensable au commerce allemand. L'Autriche ennemie ou rivale compenait cette voie de communication.

Comme débouché pour l'excès des populations allemandes, l'Autriche et son grand fleuve, qui borde tant de contrées fertiles, mais inhabitées, offre de grands avantages à l'Allemagne. Et tous les points de vue possibles, cette perte serait désastreuse, et cet éloquent discours l'a prouvé de nouveau. Mais la question n'est pas précisément de savoir si l'adjonction de l'Autriche est ou n'est pas désirable; tout le monde en Allemagne est d'accord à cet égard; la question est de savoir si cette adjonction est possible et probable; un examen attentif de cette question la résout négativement, surtout après le discours qui l'aborde avec tant de franchise et de clarté.

Ce sont justement les puissants éléments slaves, formant la plus grande partie de la monarchie autrichienne, qui rendent impossible son adhésion à un empire des Allemands, dans lequel l'esprit germanique voudrait se développer avec la tendance dominatrice, exclusive, égoïste, dont les Allemands de notre époque ont usé envers tous les pays voisins étrangers qu'ils ont dépouillés : les Italiens, les Polonais, les Bohémes et tous les autres Slaves. L'Autriche, telle qu'elle existait depuis tant de siècles pour le bonheur et la sûreté de l'Allemagne, pourrait vivre dans de très intimes relations avec elle; la suprématie qui en résulterait, contestait, depuis 1815 surtout, était le lien naturel de cette agglomération secondaire, informe et cependant puissante et respectée surtout depuis les derniers traités. Le problème à résoudre n'était pas la refonte impossible de tous ces éléments sans affinité naturelle, mais la régularisation et la consolidation de leur union; au lieu d'en agir ainsi, les Allemands ont éveillé la rivalité des races en Autriche, car le slavisme ne s'est exalté que par l'exaltation que l'ultra-germanisme lui inspirait. Une fois l'Autriche entraînée par ses Slaves, elle a dû s'éloigner de l'Allemagne, et de cette Autriche s'est arrachée à l'Allemagne, l'unité allemande est devenue impossible : ces conséquences s'enchaînent forcément l'une à l'autre.

Cette unité que la Prusse pensait à former, n'est qu'une triste parodie de celle qu'avaient conçue dans le principe les peuples de race germanique.

Il faut conclure du dernier acte, où nous avons vu d'abord la Prusse, puis la Bavière entrer en scène, que nous ne sommes pas encore arrivés au dénouement de ce drame compliqué. Il faut avant tout attendre que l'Autriche puisse prendre un parti quelconque; tant que durera la guerre de Hongrie, elle n'en aura ni le loisir ni la possibilité. Indépendamment des difficultés que lui suscite le slavisme, elle est encore empêchée par un esprit de résistance, bien hors de saison assurément, et qui tient à son essence et à ses vieux préjugés. Elle a surtout refusé les offres de la Prusse, parce qu'elle ne voulait point donner son assentiment à la création d'un *parlement populaire décrétée*. Revient-elle à ces idées libérales, elle triomphait sous peu de l'insurrection hongroise? C'est peu probable. En définitive, il faut espérer que quelque nouvelle combinaison, plus heureuse que les précédentes, tranchera ces nombreuses difficultés, mais pour le moment, répétons ce que les Allemands disent eux-mêmes entre eux avec douleur : « L'unitarisme n'a produit « jusqu'à présent d'autre résultat que de couper « l'Allemagne en quatre parties. »

VARIÉTÉS.

RAPPORT SUR LE VOYAGE DE LA CARAVANE DE DAMAS A LA MECQUE.

Les pèlerins qui désirent faire le voyage de la Mecque, par Damas, arrivent des rives venant par petites caravanes à dater des premiers jours de Ramazan, jusqu'au moment du départ qui est fixé du quinze au dix sept Chewal. Les uns viennent de la Perse, de l'Inde, de la Tartarie, du Mogol, ce qui prouve que d'autres affaires que le pèlerinage les amènent parfois entre nous; mais ils pourraient en trouver une beaucoup plus courte. D'autres arrivent de la Russie, de l'Asie-Mineure, de l'Albanie et de toutes les provinces de l'Empire Ottoman.

L'arrivée des pèlerins à Damas, cause toujours un peu d'activité dans le commerce, surtout en ce qui concerne les provisions de bouche et les vêtements. La quantité de chevaux, d'ânes et de mulets qu'amènent ces voyageurs, fait diminuer considérablement la valeur de ces animaux; car à peine arrivés, ils n'ont rien de plus pressé que de mettre toutes ces montures en vente et de s'en débarrasser n'importe à quel prix, pour éviter la dépense.

Beaucoup de gens de la ville possèdent des chameaux de louage destinés à transporter du bois et de l'orge du Houran à Damas, des marchandises à Alep par Homs et Hama, etc. A l'époque du pèlerinage tous ces animaux sont pris pour le service de la grande caravane. Ces mêmes bouteilles de chameaux ont aussi des tentes dont le nombre est proportionné à celui des pèlerins, afin de pouvoir loger les pèlerins pendant la route, ils obligent encore à faire transporter l'eau nécessaire d'un lieu à l'autre. Un chameau se loue ordinairement moyennant deux à trois mille piastres pour aller et revenir. Ils de ces animaux suffit pour deux personnes de la classe pauvre, parce qu'ils ont peu de bagage. Ceux que l'aisance exempte de viser autant à l'économie et qui désirent voyager plus commodément, prennent chacun un chameau.

Les riches se servent de la portantine, sorte de grand palanquin couvert transporté par deux chameaux. Les pèlerins qui montent un chameau se servent du parapluie pour le garantir de la pluie et des ardeurs dévorantes du soleil. Ceux qui prennent une portantine pour deux sont placés de chaque côté de l'animal, dans une espèce de boîte; un morceau de bois de la longueur de trois pieds, s'élève et supporte une toile qui, en se rabattant, remplace le parapluie. L'eau que les pèlerins boivent en route est quelquefois de très mauvaise qualité; surtout celle des cisternes qui sont alimentées par les pluies de l'hiver. Il en est autrement de l'eau des sakies ou des rares ruisseaux que l'on rencontre; celle des puits est tantôt bonne, tantôt saumâtre.

Jai déjà dit plus haut que le départ de la caravane a lieu du 15 au 17 chewal; mais comme l'année des Musulmans n'est point solaire, qu'elle ne se compose que de 354 jours, il en résulte qu'au bout de trente trois ans, ils nous ont gagné une année; et pour cela il a fallu nécessairement que le mois de chewal se passât parmi les saisons de notre calendrier. C'est ainsi qu'en 1844, le 15 chewal se trouvait le 26 octobre et qu'en 1845 il était le 15.

Lorsque le départ de la caravane a lieu pendant les mois de novembre, décembre, janvier et février, les voyageurs sont exposés à des pluies torrentielles durant plus abondantes qu'ils apprécient de la Mecque, située vers le tropique où il survient des averses diluviennes. Pendant les autres mois de l'année, les déserts d'Arabie sont soumis à l'influence d'un ciel de feu qui permet rarement aux images de pluie, si nous osons parler ainsi, de se mettre, sous forme de légers brouillards que la chaleur du soleil dissipe comme de la fumée. Le printemps présente un autre inconvénient, c'est le *Khamsin* ou *Khamsin* des Arabes : vent chaud, suffocant et meurtrier. Il faut aussi tenir compte du fond de l'hiver, qui est plus froid dans Damas relative; car la nuit est toujours froide dans ces déserts quand le soleil est près du tropique opposé. Je tiens d'un homme qui a habité Mecque pendant plus de quinze ans, que la glace y paraît quelquefois. J'ai vu de la glace à Chombara près du Caire au mois de février 1835; à midi, le même jour le thermomètre R. exposé au soleil était à 40 au-dessus de zéro.

Il est facile de concevoir que ce voyage doit être funeste aux personnes affectées d'anciennes maladies, surtout quand la fortune ne leur permet pas d'avoir un bon confortable à leur disposition, les symptômes se ravivent par la fatigue, les privations et les autres causes déjà décrites; la maladie s'aggrave et détermine promptement la mort.

Si nous résumons l'influence des principales causes nécessaires que les voyageurs qui pendant l'été et l'auto une les chaleurs intolérables du désert sont entre les 34° et 22° degrés de latitude doivent pendant un voyage de plus de cent jours déterminer bien des maladies; et ces maladies seront les angines, des cépholgies, des céphalites, des affections du système cutané; des gastrites; des gastro-entérites, des coliques de toutes les nuances depuis la fièvre la plus éphémère jusqu'aux dysenteries les plus redoutables. En hiver, par les transitions subites de la température douce du jour, au froid piquant de la nuit, des rhumes, des douleurs rhumismales, arthritiques; des rhumes, des catarrhes, des pleurésies, des pneumonies, des hémophtysies et des affections du système lymphatique. En effet, n'importe dans quelle saison l'heure de midi ne manque jamais d'amener une sueur suffocante de chaleur, à moins que l'atmosphère chargée de nuages, n'inonde les voyageurs de ses pluies torpides, dont les suites funestes sont encore de la même nature, sont leur intensité qui est plus grande. Au printemps, outre les variations de la température qui n'est pas encore tout à fait fixée au beau, il y a par accès les rafales incessantes du *Khamsin* qui dans leurs tourbillons placent les pèlerins au milieu d'une atmosphère de sable brûlant qui détermine des ophtalmies chez les uns, rôtissent les autres et la commodité gravement toute la caravane, sans excepter les animaux.

Les gens attaqués de phtisie pulmonaire avancée ne peuvent que dépérir et maigrir pendant ce voyage, non pas que la température de ces contrées favorise le développement du mal, puisque chez les Bédouins qui habitent ces déserts, on ne rencontre sais bien parce que les malades sont tout à coup exposés à des fatigues et à des transitions que leur faiblesse ne comporte pas. Cette observation est encore applicable aux maladies du système lymphatique, parvenues à un haut degré d'intensité. Les personnes affectées de fièvres intermittentes sans désorganisations graves, pourront entreprendre le pèlerinage, si elles sont riches, parce qu'elle seront dans le cas de se procurer toutes les commodités désirables. Je puis leur assurer d'avance que les distractions de la route, le tumulte de la caravane, l'activité et le mouvement qui y règnent les auront guéries avant d'être parvenues à moitié chemin. Au fur et à mesure qu'ils s'éloigneront, leur appétit et leur embonpoint recevront un nouvel accroissement. La même amélioration pourra encore être espérée par les personnes hypochondriques, hystériques et pour les malades nouvelles qui reconnaissent des influences morales pour causes. Mais le voyage de la Mecque doit abréger l'existence des individus atteints d'anxiété. La caravane de 1844, qui comptait, d'après nos supputations, environ huit mille voyageurs et pèlerins en perdit 300 sur la route, par le fait des causes mentionnées plus haut. En 1849-1849, la caravane partie au commencement d'octobre et revenue dans les premiers jours de février fut attaquée par le choléra-morbus qui en fit périr une grande partie, sans compter le ravage incalculable, causé à la Mecque par l'épidémie, sur la totalité des pèlerins réunis.

Les riches vivent comme chez eux, ils mangent du riz, de la volaille, de la viande de mouton, font d'immenses provisions, et comme leurs cuisiniers les accompagnent avec tous les instruments nécessaires, la pâtisserie et les douceurs de toute espèce ne manquent jamais. La classe moyenne vit avec plus d'exigence, mais elle n'est ordinairement nourrie par les riches, à moins qu'il ne meure des chameaux, dont la chair leur est destinée.

Le commerce de la caravane n'est pas autant fait par les pèlerins que par une infinité de gens qui font métier d'accompagner la caravane et de fournir tout ce qui est nécessaire pendant la route. Quantité de marchands profitent de cette raison favorable pour faire le voyage de la Mecque avec sécurité; y transportent des productions de Damas et prennent pour le retour : du café Moka, des cachers, du henna, des bracelets de fer, des plumes d'Autruche, des dattes, des essences et toutes sortes de parfums d'Orient. En route, ces marchands trouvent facilement à débiter le tabac, les machias (manteaux pour les Arabes du désert), les kaffies, les tobbes, les cuvettes et les toiles bleues chets pour faire des chemises aux femmes des Bédouins. Les habitants du désert vendent aux pèlerins : de l'orge, du grain concassé pour les chameaux, de l'herbe verte et des cordes pour remplacer celles qui cassent.

Le retour de la caravane produit plus d'activité dans le commerce de Damas que l'arrivée des pèlerins. Les marchands achètent des toilettes, soieries, cotonnades, des tissus d'Europe, qu'ils emportent dans leurs pays. Ceux qui ne font pas de commerce, à moins que leurs affaires ne la grande pécunie, ne manquent jamais de s'approvisionner de beaucoup d'objets d'une valeur plus ou moins considérable, pour faire des présens à leurs parens et à leurs amis.

Mille soldats commandés par un chef Kurde escortent la caravane pour la protéger contre les aggressions des arabes; malgré le respect que doit imposer cette troupe bien armée, il faut payer rançon aux chefs des principales tribus avant de sortir du village de Mezzarih.

Dès que la caravane arrive dans une station, on tire un coup de canon afin que les tentes soient dressées promptement, que chacun se loge et s'arrange de son mieux pour goûter le repos. Comme il faut toujours partir de grand matin, la multitude est éveillée pour un coup de canon. Une heure est accordée pour se préparer au départ, qui est annoncé par une dernière explosion.

La réunion de tous les pèlerins s'est élevée à soixante-douze mille, au mont Arofat, en 1844.

Malgré l'assurance qui m'a été donnée que le personnel de la caravane de 1844 ne s'élevait qu'au chiffre de 4,000 personnes, il est cependant prouvé par le registre de la quarantaine que l'office sanitaire a délivré 5,695 tokérés à des personnes revenues de la Mecque. Mais ce nombre indique un total beaucoup plus considérable; car tous ceux qui ne sont séparés de la caravane qu'à son arrivée, à Damas, n'en sont exemptés; pas un habitant de la Syrie n'en a pris, les Kurdes n'en veulent pas; ainsi, tout calcul approximatif terminé, je pense qu'il ne faut pas porter à moins de huit mille l'ensemble de toute la caravane. En Europe, on le saurait mieux, on se contenterait la peine de faire un compte-général; mais les Turcs sont peu soucieux de pareilles colonnes de chiffres, étant persuadés qu'en comptant les pèlerins un à un, il n'y en aurait ni plus, ni moins.

ITINÉRAIRE DE LA CARAVANE.

Damnoune, khan situé à cinq lieues de Damas, Ruisseau.

Atalibch, petit village, à huit lieues de Damnoune, Ruisseau.

Mezzarih, à dix lieues d'Atalibch. Ce hameau n'est formé que d'une agglomération de mauvaises masures; il présente une forteresse sans armes, ni munitions. La place est bâtie sur un village jusqu'au 27 chewal et y donne lieu à une foire très-renommée. Les Arabes du désert arrivent en foule à ce marché pour y vendre leurs chevaux, jumens, poulains, chameaux, moutons et pour y faire des emplettes de vêtemens, de tabac, de poudre à tirer, etc. La foire de Mezzarih est approvisionnée d'épiceries, de fruits suivant la saison; on trouve à peu près tout ce que l'on pourrait acheter à Damas. Ruisseaux et citernes.

Ramla, petit village à quatre lieues de Mezzarih. Citernes.

Zerka, à quatorze lieues de Ramla, sur la frontière du désert. Petit bourg environné de terres fertiles bien cultivées, arrosées par des ruisseaux dont les eaux suffisent à l'entretien de nombreux jardins.

Bel-Ka, station sans habitations, à dix-huit lieues de Zerka. Pays sablonneux et stérile. Citernes.

Katrânch, à dix-huit lieues de Belka : comme la station précédente.

El-Hasa, à dix-huit lieues de Katrânch : comme les précédentes.

Ardeh, à dix lieues d'El Hasa : comme les précédentes.

Maânne, à dix lieues d'Ardeh. Repos de deux jours. C'est ordinairement à cette station que les pèlerins de Gaza et des contrées adjacentes se joignent à la caravane. Gaza est à 40 lieues que l'on rencontre les premières. Bédouins indépendans qui pillerraient la caravane sans aucune miséricorde, si le gouvernement n'avait pas traité avec leurs chefs à Mezzarih. Maânne est un bourg considérable où se trouvent beaucoup de sakies (puits à roues), des jardins plantés d'arbres fruitiers; les moutons comprennent une grande étendue de terres arables bien cultivées, produisant du blé et de l'orge que le Bédouins expédient à dos de chameau dans le midi de la Syrie; notamment à Hébron, Jérusalem, Naplouse, Jaffa et Gaza. Cet endroit est pourvu d'une forteresse prodigue par une pièce de canon.

Aagebeh à douze lieues de Maânne, forte sans armes et munitions. Pays sablonneux et stérile. Citernes.

Médawarah, à douze lieues d'Agebeh; comme la précédente. Jusque là, sauf quelques inégalités peu remarquables, le sol s'est maintenu à même niveau à peu-près. En partant de Médawarah on descend presque perpendiculairement pendant plus d'une heure, avant d'arriver dans une plaine très-unie, qui se prolonge jusqu'aux montagnes de Khouck-el-Akdas, dont nous parlerons plus loin. Puits, salines.

Dotéhiche, à huit lieues de Médawarah. C'est à Dotéhiche que l'on trouve les premiers dattiers du désert; mais ils sont chétifs et donnent peu de fruits. Fort, Citernes.

El-Kâah, à seize lieues de Dotéhiche; stations sans eau. Pays désert.

Khouch, beau village, à huit lieues d'El-Kâah. Les alentours sont plantés de dattiers, de vignes, de grenadiers dont les fruits sont de première qualité. Ces terrains sont arrosés par des sakies. La place est défendue par une pièce de canon.

Khouch-el-Akdav, six lieues de la station précédente. Tout près de ce lieu, on entre dans un ravin très-profond qui occupe une montagne de sable dans une étendue de six lieues. Pendant ce trajet, tous les défiés sont soigneusement gardés par les soldats chargés d'escorter la caravane; malgré le traité conclu à Mezzarih, les pèlerins ne ne sont pas toujours à l'abri d'un coup de main dans ce coupe-gorge.

Maaddam, à dix lieues de Khouch-el-Akdar, n'est remarquable que par un réservoir immense que les Musulmans prétendent être entretenu par les eaux du Tigre, au moyen d'un canal souterrain venant de Bagdad. Il y a un fort et une pièce de canon.

Dahr-el-Hamra, à quatorze lieues de Maaddam, station sans eau; est en droit, situé à une grande distance de la mer, présente des débris de coquillages marins dont l'agglomération forme des monticules.

Médayine, à dix lieues de Dahr. Un jour de repos. Médayine n'est actuellement qu'un pauvre hameau de toutes où les arbres se fixent pour ses vastes réservoirs d'eau potable et pour recueillir les fruits de quelques jardins. Dans l'antiquité, Medayine fut habitée par un peuple puissant et civilisé; on y marche au milieu de ruines importantes, le sol est jonché de colonnes tronquées, de statues brisées, mutilées; de débris de temples écroulés, de palais renversés et de tout ce qui indique les restes d'une ancienne splendeur.

Byr-el-Gui lide, à dix lieues de Médyine. Puits. Quelques lieues à l'Orient de cette station, on arrive dans le pays des *Kâreber* peuplé par des Juifs arabes, organisés en tribus nomades indépendantes comme celles des autres Bédouins. Quelques lieues à l'Ouest de Byr-el-Zamm, à treize lieues de Byr-el-Guidide. Quelques arbres épineux et des petits dattiers. Puits, salines.

Hédyeh, à dix lieues de Zoumeroude, station située dans une vallée sablonneuse. On y escorte